

Michel Herland  
*Revue économique*, Volume 28, n°1, 1977

## A PROPOS DE LA DÉFINITION DU TRAVAIL PRODUCTIF

### Une incursion chez les grands anciens

« Il y a réellement quelque difficulté à donner une définition de la richesse et du travail productif ».

MALTHUS <sup>1</sup>

**J**EAN-BAPTISTE SAY fut probablement le premier économiste qui, partant d'une définition de la valeur fondée sur l'utilité et la rareté, ait donné au travail productif le sens très large qui lui est généralement reconnu aujourd'hui. « La production, disait-il, n'est point une création de matière, mais une création d'utilité. »<sup>2</sup> Cependant, les physiocrates, puis les théoriciens de la valeur travail ont proposé une conception beaucoup plus étroite du travail productif. Aujourd'hui encore, les marxistes demeurent attachés à la distinction entre travail productif et improductif défendue par leur maître. La persistance d'une division des économistes sur ce point pose un problème, qui n'est d'ailleurs pas toujours ressenti comme tel, en particulier par ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à la tradition néo-classique. Ceux-là estimeront peut-être, comme Marshall, que le mot productif est « ambigu et (qu') il vaudrait mieux ne pas l'employer lorsqu'on a besoin d'être précis »<sup>3</sup>, voire, avec Schumpeter, que les discussions sur ce thème sont « dépourvues de sens » et représentent

1. MALTHUS (1836), p. 27. La pagination des références correspond toujours à l'édition la plus récente citée dans la bibliographie.

2. SAY (1826), p. 51.

3. MARSHALL (1898), p. 179.

un énorme « gaspillage d'ingéniosité »<sup>4</sup>. Pourtant, les tentatives pour donner une définition restrictive du travail productif ne sauraient être rejetées a priori et méritent davantage qu'un examen superficiel.

L'économiste d'aujourd'hui se doit de cultiver les auteurs anciens, ce qui lui est d'ailleurs un agréable devoir. Il trouve dans leurs écrits une richesse de pensée qui est devenue inhabituelle, des jugements moraux qui débordent beaucoup le cadre strict de la science contemporaine, et même de l'humour. Bref, le contraire d'une pensée dogmatique. Mais toute médaille a son revers et il faut bien reconnaître que la grande diversité des thèses défendues par un même auteur ne va pas sans quelques contradictions. C'est ce que nous allons essayer de montrer tout au long de cet article.

Bien que ces contradictions ne doivent pas nous surprendre de la part d'hommes qui n'étaient pas des savants, mais plutôt des philosophes qui tentaient de créer une science nouvelle, elles rendent leur lecture difficile. Pour comprendre les anciens économistes, il ne faut pas hésiter à pratiquer une analyse minutieuse des textes qu'ils nous ont laissés. Pour éviter que cet exercice ne devienne trop fastidieux, nous limiterons nos investigations aux trois auteurs dont les efforts pour donner une définition étroite du travail productif ont eu un caractère original. Adoptant l'ordre chronologique, nous étudierons successivement les théories de François Quesnay, d'Adam Smith et de Karl Marx<sup>5</sup>.

## I — Les physiocrates : la « productifertilité »

« Lorsque l'agriculture prospère, tous les autres arts fleurissent avec elle ; mais quand on abandonne la culture, par quelque cause que ce soit, tous les autres travaux, tant sur terre que sur mer, s'anéantissent en même temps. » SOCRATE (*Xénophon*)

Cette citation introduit l'*Analyse de la formule arithmétique du tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole* de François Quesnay<sup>6</sup>. Il est symptomatique que l'auteur n'ait pas jugé bon de justifier davantage la seconde phrase de

4. SCHUMPETER (1954), p. 631.

5. Il existe en français une littérature récente, assez abondante, qui cherche à retrouver la définition du travail productif donnée par Marx et, parfois, à éclairer la réalité contemporaine à la lumière de cette définition. Alors que les interprétations de Marx qui nous sont proposées sont souvent divergentes, on est surpris de ne trouver nulle part une analyse critique de la thèse marxiste. Cf. FREYSSINET (1971), les numéros spéciaux des revues *Critiques de l'économie politique* et *Travaux sur le capitalisme et l'économie politique* (1973), BERTHOUP (1974).

6. QUESNAY (1766), p. 45.

son *Analyse*, où il nous apprend que « la classe *productive* est celle qui fait renaître par la culture du territoire les richesses annuelles de la nation », « la valeur de la reproduction annuelle des richesses de la nation » étant égale à celle des ventes de la classe agricole aux autres classes. Bien souvent en effet, la croyance de la Secte, selon laquelle l'activité du cultivateur serait le seul travail productif, est présentée comme une simple évidence. Ainsi Mirabeau, dans son édition du *Tableau* commence par affirmer : « La terre est la mère de tous les biens. » <sup>7</sup>

Cependant, dans certains de leurs écrits, les physiocrates ont cherché à justifier leurs postulats de départ. Ils n'ont pas suivi l'argumentation présentée par leurs aînés qui croyaient déjà à la primauté du travail agricole. Le raisonnement de ces devanciers de l'école physiocratique était de type « fondamentaliste » : les produits de la terre sont la richesse ultime car ils sont à la base de tous les autres biens. Boisguillebert disait par exemple :

« Le *fondement* et la cause de toutes les richesses de l'Europe sont le blé, le vin, le sel et la toile, qui abondent dans la France et on ne se procure les autres choses qu'à proportion que l'on a plus qu'il ne faut de ceux-ci... En sorte que l'excroissance des fruits de la terre fait travailler les avocats, les spectacles et les moindres artisans de quelque art ou métier qu'ils puissent être. » <sup>8</sup>

Citons aussi Cantillon :

« Toutes les denrées de l'Etat sortent, directement ou indirectement, des mains du fermier, aussi bien que tous les matériaux dont on fait de la marchandise ; c'est la terre qui produit toutes choses excepté le poisson ; encore faut-il que les pêcheurs qui prennent le poisson soient entretenus du produit de la terre. » <sup>9</sup>

Le raisonnement fondamentaliste aurait mérité de retenir davantage l'attention des physiocrates, car, au contraire de leur propre argumentation, on voit mal comment il pourrait être pris en défaut. Tout bien peut être en effet ramené en dernière analyse aux ressources tirées de la terre, de la mer (ce qui permet de régler le sort des poissons !) et du ciel. Par exemple, un spectacle de théâtre n'est dans cette optique que la combinaison d'un local et d'un (ou plusieurs) décor(s), d'une pièce écrite par un auteur dramatique et de la prestation des

7. MIRABEAU (1760) ; cité par M. Lutfalla dans sa préface à l'édition de 1969 du *Tableau*, p. 19.

8. BOISGUILLEBERT (1695).

9. CANTILLON (1755). Ces deux citations sont extraites de la préface de M. Lutfalla, pp. 16 et 17.

acteurs. Tous ces éléments, y compris le travail des hommes, peuvent être considérés comme des ressources naturelles, plus ou moins transformées.

L'idéaliste qui sommeille en chacun de nous ne manquera pas de juger cette théorie un peu courte ; il pensera certainement que le génie individuel transcende une explication aussi matérialiste, qu'entre deux auteurs dramatiques qui ont consommé la même quantité de ressources naturelles, l'un pourra très bien accumuler les échecs pendant que l'autre verra lui sourire le succès. De même pour les acteurs, l'architecte du théâtre, le décorateur, le metteur en scène... Que répondre à cela ? Qu'il se peut que l'idéaliste n'ait pas tout à fait tort, ou même qu'il ait raison, mais comment le prouver ? La thèse fondamentaliste a pour elle une cohérence sans défaut et elle fournit une explication exhaustive du réel même si les prémisses en sont quelque peu discutables <sup>10</sup>.

Cette théorie est en outre particulièrement attirante aujourd'hui, car elle met en cause des phénomènes que nous sommes en train de redécouvrir. Le champ de l'économie est immergé dans un monde physique. La crise de l'environnement vient nous rappeler que l'activité économique est soumise au deuxième principe de la thermodynamique. Toute production, toute consommation, est une dégradation d'énergie. Et l'énergie sous toutes ses formes — même l'énergie solaire — est une ressource rare. C'est pourquoi la thèse des fondateurs de l'économie politique mérite d'être prise au sérieux, à condition de substituer l'énergie aux richesses naturelles comme ressource ultime <sup>11</sup>.

Mais revenons aux physiocrates ; leur argumentation, différente de celle que nous avons présentée jusqu'ici, repose sur l'idée que seule la terre est capable de fournir une quantité de biens supérieure à la quantité qui a été nécessaire pour produire la récolte. La différence entre ces deux quantités est le « produit net » ou « revenu » du propriétaire <sup>12</sup>. L'exposé le plus clair de la pensée physiocratique se trouve peut-être dans les *Maximes du gouvernement économique* que Quesnay a donné à la fin de l'article « Grains » de l'*Encyclopédie*. Laissons-lui la parole :

10. Etat stationnaire, et donc absence de tout progrès technique.

11. Le premier économiste contemporain à s'être préoccupé de ces problèmes semble avoir été GEORGESCU-ROEGEN (1970). En France, cf. ATTALI (1975) et PASSET (1975).

12. « Le produit de la terre se divise en deux parts : l'une comprend la subsistance et les profits du laboureur, qui sont la récompense de son travail et la condition sous laquelle il se charge de cultiver le champ du propriétaire ; ce qui reste est cette partie indépendante et disponible que la terre donne en pur don à celui qui la cultive au-delà de ses avances et du salaire de ses peines, et c'est la part du propriétaire ou le *revenu* avec lequel celui-ci peut vivre sans travail et qu'il porte où il veut. » TURGOR (1766). p. 130 ; souligné par l'auteur.

« Les travaux de l'agriculture dédommagent des frais, paient la main-d'œuvre de la culture, procurent des gains aux laboureurs, et de plus, ils produisent les revenus des biens-fonds. Ceux qui achètent les ouvrages d'industrie paient les frais, la main-d'œuvre et le gain des marchands ; mais ces ouvrages ne produisent aucun revenu au-delà.

Ainsi, toutes les dépenses d'ouvrage d'industrie ne se tirent que du revenu des biens-fonds ; car les travaux qui ne produisent point de revenus ne peuvent exister que par les richesses de ceux qui les paient.

Comparez le gain des ouvriers qui fabriquent les ouvrages d'industrie à celui des ouvriers que le laboureur emploie à la culture de la terre, vous trouverez que le gain de part et d'autre se borne à la subsistance de ces ouvriers ; que ce gain n'est pas une augmentation de richesses, et que la valeur des ouvrages d'industrie est proportionnée à la valeur même de la subsistance que les ouvriers et les marchands consomment. Ainsi, l'artisan détruit autant en subsistance qu'il produit par son travail.

Il n'y a donc pas multiplication des richesses dans la production des ouvrages d'industrie, puisque la valeur de ces ouvrages n'augmente que du prix de la subsistance que les ouvriers consomment. »<sup>13</sup>

Cet extrait de la première maxime contient toute la justification que l'on peut trouver de la thèse physiocratique, les autres maximes ne font qu'en développer les conséquences pour la politique économique. Turgot en donnera un exposé plus complet mais qui n'ajoute aucun argument nouveau<sup>14</sup>. Il est aisé de résumer cette thèse : la classe paysanne est la seule classe productive car la terre est le seul facteur de production qui laisse un « produit net », le « revenu des biens-fonds », c'est-à-dire des biens fonciers. La valeur ajoutée par les ouvriers est égale à leur salaire (de subsistance). On peut supposer qu'il en est de même pour le capital physique dont la valeur est égale aux matières premières qu'il contient et à la nourriture des ouvriers qui l'ont fabriqué<sup>15</sup>. Ainsi, la productivité se confond avec la fertilité ou la fécondité de la terre.

Cela étant, la lecture de la première maxime ne laisse pas cette impression de logique irréfutable que nous avons rencontrée chez les précurseurs. Comment interpréter, par exemple, le deuxième paragra-

13. QUESNAY (1757), pp. 201-202.

14. TURGOT (1766).

15. C'est l'hypothèse explicite du *Tableau économique* (qui ne prend en compte que le capital circulant).

phe? Il semble que la traduction suivante soit raisonnable : le travail du tisserand, ou de tout autre membre de la classe stérile, n'est rendu possible que par l'existence d'un surplus agricole qui dégage la nourriture nécessaire à la subsistance du tisserand. Certes, mais on peut aussi bien renverser la proposition : le travail de l'agriculteur n'est rendu possible que par l'existence d'un surplus chez les tisserands qui dégagent les vêtements nécessaires à la subsistance des agriculteurs ; on voit mal dans ces conditions pourquoi le travail du laboureur serait productif et pas celui de l'ouvrier des tissages. Cela ne signifie pas que la présence d'un surplus agricole n'ait pas joué un rôle déterminant dans le démarrage de l'industrie, ce qui explique peut-être l'erreur des physiocrates.

Un autre défaut de la théorie physiocratique réside dans son incapacité à fournir une explication claire du profit des « classes stériles ». La première maxime se poursuit ainsi, sans transition :

« Les grosses fortunes des marchands ne doivent point être vues autrement ; elles sont les effets de grandes entreprises de commerce qui réunissent ensemble des gains semblables à ceux des petits marchands ; de même que les entreprises de grands travaux forment de grandes fortunes par les petits profits que l'on retire du travail d'un grand nombre d'ouvriers. Tous ces entrepreneurs ne font des fortunes que parce que d'autres font des dépenses. Ainsi, il n'y a pas d'accroissement de richesses. »<sup>16</sup>

Voilà tout, nous n'en apprendrons pas plus, au moins chez Quesnay<sup>17</sup>. S'il est vrai, comme il l'a dit plus haut, que « le gain se borne à la subsistance (des) ouvriers », on voit mal comment l'emploi d'un grand (ou petit) nombre d'ouvriers peut donner naissance à un profit. Faut-il sous-entendre, dans le passage ci-dessus, l'idée que le marchand ou l'industriel peut créer la *condition* du profit en vendant plus cher que son prix de revient? Le moins que l'on puisse dire est que ça n'est pas très clairement exprimé<sup>18</sup>. Par contre, la fin de la citation est très intéressante. L'avant-dernière phrase énonce d'une manière intuitive et imparfaite la solution du problème de la *réalisation* du

16. QUESNAY (1757), p. 202.

17. Turgot explique le profit ainsi : « (La) concurrence n'a jamais été assez nombreuse, assez animée dans tous les genres de travaux pour qu'un homme plus adroit, plus actif et surtout plus économe que les autres pour sa consommation personnelle, n'ait pu, dans tous les temps, gagner un peu plus qu'il ne faut pour le faire subsister, lui et sa famille, et réserver ce surplus pour s'en faire un petit pécule. » TURGOT (1766), p. 151.

18. Ça l'est davantage chez Turgot qui explique, juste avant le passage cité dans la note précédente, que les imperfections de la concurrence empêchent que le prix de vente soit toujours égal au prix de revient.

profit. Aujourd'hui nous écririons plutôt : tout capitaliste ne peut faire du profit que parce que d'autres capitalistes dépensent. Et cela vaut aussi bien pour l'entreprise agricole. La dernière phrase enfin, est d'une indéniable vérité : l'apparition du profit n'est pas obligatoirement liée à l'accroissement mais à la répartition des richesses <sup>19</sup>.

Les physiocrates vivaient dans un temps où l'immense majorité de la population était occupée dans l'agriculture. A cette époque, l'extrême fécondité de la terre capable de fournir plusieurs épis à partir d'un seul grain de blé est apparue comme un phénomène à la fois remarquable et unique. Cependant, les progrès de l'industrie ne pouvaient manquer d'inciter les auteurs ultérieurs à adopter une définition du travail productif qui dépasse la seule activité agricole.

## II — Adam Smith : les biens matériels

M. Blaug avertit charitablement ses lecteurs que « la distinction de Smith entre le travail productif et improductif est probablement le concept le plus pernicious (*maligned*) de toute l'histoire des doctrines économiques ». C'est sans doute pourquoi Blaug lui consacre moins d'une page sur les sept cents de son gros ouvrage <sup>20</sup> ! Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la définition, ou plutôt les définitions de Smith posent quelques problèmes. Elles font l'objet du premier paragraphe du chapitre 3 (Livre II) de *La richesse des nations*, paragraphe que nous citerons *in extenso*. La première définition est présentée ainsi :

« Il y a une sorte de travail qui ajoute de la valeur à l'objet sur lequel il s'exerce : il y en a une autre sorte qui n'a pas un tel effet. Le premier, parce qu'il produit une valeur, peut être appelé productif ; l'autre improductif. Ainsi, le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute, en général, à la valeur des matériaux qu'il transforme celle de sa propre subsistance et du profit de son maître. Le travail d'un domestique, au contraire, n'ajoute de la valeur à rien. » <sup>21</sup>

Il est clair ici qu'Adam Smith rompt avec la tradition des économistes français que nous avons exposée plus haut. Il le fait d'ailleurs lui-même remarquer dans une note. Pour lui, l'industrie est productive au même titre que l'agriculture. Par contre, les services seraient improductifs. Mais au nom de quoi les exclut-il ? Si l'on sait lire, il appa-

19. Ce qui n'empêche pas que le profit, une fois formé, puisse être un moyen de l'accumulation et donc de l'accroissement des richesses.

20. BLAUG (1968), pp. 56-57.

21. SMITH (1789), pp. 429-430. Notre traduction.

raît que les services sont improductifs parce qu'ils n'ajoutent pas de valeur. Pourtant, le domestique qui prépare un repas pour son maître, le cuisinier dans un restaurant, ajoutent tous deux de la valeur aux aliments qu'ils préparent. Smith le reconnaît d'ailleurs plus loin : « Le travail de ces derniers (les domestiques), cependant, a sa valeur. »<sup>22</sup>

Tout cela est indéniable, mais il faut prendre garde qu'il y a une ambiguïté dans le sens du mot valeur. Smith prend à son compte la distinction aristotélicienne entre la valeur d'usage et la valeur d'échange<sup>23</sup>. Pour lui, le travail des domestiques des particuliers a une valeur d'usage, tandis que le travail du cuisinier de restaurant — même s'il fait la même chose que le domestique — a une valeur d'échange. En effet, alors que le maître ne peut pas vendre le produit du travail de son domestique, le restaurateur le peut. C'est pourquoi le premier emploi n'est pas productif tandis que l'autre l'est. On se place donc du point de vue du maître, de celui qui commande le travail, pour décider s'il est productif ou non.

Passons maintenant à la seconde définition qui suit immédiatement le passage précédent :

« Bien que le salaire de l'ouvrier soit avancé par son maître, il ne lui (le maître) coûte en réalité aucune dépense, la valeur des salaires étant ordinairement restaurée, et avec un profit, au cours de l'accroissement de valeur que le travail effectue sur l'objet auquel il se consacre. Mais l'entretien d'un domestique n'est jamais récupéré. Un homme s'enrichit en employant une multitude d'ouvriers : il s'appauvrit en maintenant une multitude de serviteurs. Le travail de ces derniers, cependant, a sa valeur, et mérite une récompense aussi bien que celui des premiers. Mais le travail de l'ouvrier se fixe et se réalise lui-même dans quelque objet particulier ou quelque bien susceptible d'être vendu, qui dure quelque temps au moins après que le travail a été effectué. Il est, il demeure, une certaine quantité de travail stockée et emmagasinée pour être employée, si nécessaire, pour quelque autre occasion. Cet objet, ou ce qui est la même chose, le prix de cet objet, pourra par la suite, si nécessaire, mettre en œuvre une quantité de travail égale à celle qui l'a originellement produit. Le travail du domestique, au contraire, ne se fixe ni ne se réalise lui-même dans aucun objet particulier ou aucun bien susceptible d'être vendu. Ses services périssent généralement à l'instant même où ils s'exercent, et laissent rarement de trace ou de valeur derrière eux en échange

22. Cf. *infra*.

23. SMITH (1789), p. 131.

de quoi un égale quantité de service pourrait être obtenue par la suite. »<sup>24</sup>

Lorsque l'on coupe, comme je l'ai fait, le long paragraphe de Smith, il est facile de voir qu'il y a bien deux définitions différentes : le premier critère du travail productif qui a été proposé était celui de la création de valeur. Ici il s'agit de la conservation de la valeur. Mais le résultat est le même dans les deux cas, ou à peu près. Selon le second critère, il apparaît que l'industrie et l'agriculture sont des activités productives, tandis que les services sont *généralement* improductifs<sup>25</sup>. En fait, l'adverbe semble bien n'être qu'une clause de style, sans signification réelle. Telle est du moins l'interprétation qui se dégage du paragraphe suivant où Smith énumère les services improductifs. Il reprend l'exemple des domestiques, puis il cite pêle-mêle : le souverain, tous les officiers de justice et de guerre, toute l'armée et la flotte royale<sup>26</sup>. Les hommes d'église, avocats, médecins et « gens de lettres de toutes sortes ». Les acteurs, bouffons, musiciens, chanteurs d'opéra, danseurs d'opéra, etc... Son secteur improductif regroupe donc tout ce que nous mettons aujourd'hui dans les services, sauf les transports et le commerce<sup>27</sup>.

Smith considère que ses deux définitions sont équivalentes. Qu'en est-il exactement ? Pour répondre, il faut rappeler ce que signifie la conservation de la valeur chez Smith. Considérons par exemple un cas de travail non productif, selon cet auteur, le théâtre : on sera tenté de faire remarquer que le souvenir d'un beau spectacle de théâtre peut demeurer toute une vie, tandis qu'il est douteux que la même chose se produise pour les pommes de terre qu'on a avalées le soir du spectacle. Cet exemple ne montre-t-il pas que la valeur de la représentation théâtrale se conserve plus longtemps que celle des pommes de terre, et donc que le travail de l'acteur est au moins aussi productif que celui du paysan ?

Il n'en est pas ainsi, pour Smith, car c'est la conservation de la valeur *d'échange* — et non pas, comme dans notre exemple, la valeur d'usage — qui l'intéresse. Son raisonnement serait sans doute le sui-

24. SMITH (1789), p. 430.

25. Tandis que la première définition amenait à conclure que « l'entretien d'un domestique n'est jamais récupéré ». Cf. *supra*. Il y a donc là une légère contradiction entre les deux définitions.

26. Tous ceux-là « sont les serviteurs du public et sont entretenus par une part du produit annuel de l'industrie d'autres gens ».

27. Smith dit clairement qu'ils sont productifs et explique pourquoi, conformément à sa première définition, dans le Livre II, chapitre 5. C'est pourquoi le jugement suivant de Say paraît difficilement explicable : « Le célèbre Adam Smith lui-même semble n'avoir pas une idée bien nette de la production commerciale. Il exclut seulement l'opinion qu'il y a production de valeur par le fait de l'échange. » SAY (1826), p. 56.

vant : le propriétaire qui fait travailler des paysans sur son champ de pommes de terre, est normalement assuré que la valeur de la récolte lui rembourse tous ses frais y compris les avances aux ouvriers. Au contraire, lorsque le même propriétaire va au théâtre, il sait qu'il ne pourra jamais récupérer le prix de sa place en revendant le spectacle auquel il a assisté.

Cette argumentation suggère deux remarques critiques :

— D'abord, tous les services ne sont pas semblables au théâtre ; lorsqu'un individu étudie pour apprendre un métier, il espère bien que les gains supplémentaires attendus de sa formation lui permettront de récupérer, même avec bénéfice, les dépenses d'enseignement<sup>28</sup>.

— Pour y voir plus clair, il suffit de préciser ce qui sépare nos deux exemples ; c'est évidemment que dans un cas, le théâtre, il y a consommation, alors que dans l'autre cas, l'éducation, il y a investissement. Nous savons maintenant comment interpréter le deuxième critère de Smith ; le travail productif correspond à un investissement, le travail improductif à une consommation. Un esprit moderne acceptera sans doute facilement une distinction entre l'investissement et la consommation fondée sur le critère de la conservation de la valeur d'échange. Il se pose alors le problème des entreprises produisant pour la consommation finale. Si l'on suit le critère de Smith, même le travail de l'acteur sera productif du point de vue du directeur de théâtre, qui avance au comédien un salaire qu'il récupère au moment de la vente des billets pour le spectacle. Par contre, du point de vue du consommateur du spectacle, le travail du comédien demeure improductif. Or l'analyse de la première définition nous a appris que c'est bien du point de vue de celui qui *commande* le travail (qui n'est pas le client) qu'il faut se placer. Tous les exemples que l'on peut imaginer conduisent alors à la conclusion que les deux critères sont bien équivalents. D'une manière plus générale, il ne peut y avoir conservation de la valeur des avances en salaires du capitaliste que si le travail crée une valeur au moins égale aux salaires. Peu importe le caractère matériel ou non de l'objet du travail. Le travail de l'employé de commerce qui nous vend des pommes de terre porte bien sur des objets matériels. S'il est productif du point de vue du patron de l'employé, il ne l'est pas du point de vue du client (qui n'a nullement

28. Il est curieux que Smith ne retienne pas ici cette idée, car il a eu plus tôt l'intuition de la théorie du capital humain. Il admet qu'il doit y avoir une relation entre les gains d'un individu et son investissement en éducation, mais cette remarque est obscurcie par la croyance qu'il a que l'espérance des gains n'augmente pas avec le montant de l'investissement. SMITH (1789), p. 208.

l'intention, ni même la possibilité, de récupérer par la revente des pommes de terre la valeur de sa dépense).

Que se passe-t-il maintenant si le commerçant n'a pas d'employé ? Son travail peut-il être considéré, de son propre point de vue, comme productif ? Que fait exactement le petit commerçant en légumes ? Est-ce qu'il ne se fait pas à lui-même l'avance de son salaire et de ce qui est nécessaire pour acheter la marchandise, avance qu'il entend récupérer lorsqu'il revendra la marchandise ? C'est bien l'avis de Smith puisqu'il range le commerce, tout le commerce dans les travaux productifs, mais alors il aurait dû aller au bout de sa logique et admettre qu'est productif le travail de tous les entrepreneurs individuels, y compris les professions libérales, de toutes les entreprises de spectacle et le travail des professeurs<sup>29</sup>.

Au lieu de procéder ainsi, Adam Smith réserve le caractère de travail productif à la production et la distribution des biens *matériels*. Cela peut être déduit du fait que cet auteur assimile le travail improductif aux services à l'exception du transport et du commerce des marchandises. Nous avons montré qu'il n'a pas été capable de justifier véritablement son classement. Celui-ci était peut-être raisonnable à l'époque de la rédaction de *La richesse des Nations*, compte tenu de ce que l'auteur était préoccupé d'abord par la croissance. Au niveau de développement où se trouvait la Grande-Bretagne d'Adam Smith, la croissance passait par le développement prioritaire des biens matériels de toutes sortes<sup>30</sup>. Est-ce ce que Smith voulait dire quand il distinguait travail productif et travail improductif ? L'œuvre de Smith marque le début de l'idéologie industrialiste et productiviste qui sera encore encouragée par Marx.

### III — Karl Marx : la plus-value

Marx fut le seul véritable continuateur de Smith en ce qui concerne la distinction entre le travail productif et improductif. Seul, en effet, il essaya d'intégrer les définitions proposées par Smith dans un système original. Avant lui, Malthus s'était contenté de reprendre la distinction de Smith fondée sur la matérialité de l'objet du travail, bien qu'il fut conscient de la plupart des contradictions de la thèse de Smith :

29. Il est productif du point de vue du directeur d'école si le professeur est salarié, ou du point de vue du professeur indépendant ; il l'est à titre supplémentaire parce que l'élève récupérera plus tard les dépenses d'enseignement.

30. Et pas seulement de la production agricole. Le changement des conditions historiques est net par rapport à la France des physiocrates. Il s'accompagne d'un changement dans la théorie.

« Quand on considère les difficultés qui se présentent dans toutes les hypothèses possibles, on peut regarder comme très peu probable qu'on trouve jamais une distinction qui offre plus d'avantages dans la pratique, et qui, tout considéré, soit moins imparfaite sous le rapport de la précision, que celle qu'Adam Smith a établie ; elle trace une ligne de démarcation qui sépare les richesses des autres sortes de valeurs, qui distingue les objets matériels des choses immatérielles, ce qui a une durée de ce qui n'en a point, ce qui est susceptible d'accumulation et d'évaluation absolue de ce qui ne possède pas l'une ou l'autre de ces deux propriétés ou toutes les deux. »<sup>31</sup>

L'interprétation de la théorie marxiste présente une difficulté supplémentaire par rapport à celles qui précèdent : nous ne connaissons pas la version définitive qu'aurait donnée Marx à ses œuvres économiques, à l'exception du Livre I du *Capital*. Or pour le problème qui nous intéresse, l'essentiel n'est pas à glaner dans le Livre I mais dans des manuscrits restés à l'état de brouillon — comme les *Grundrisse*<sup>32</sup> et les *Matériaux pour l'économie*<sup>33</sup> — ou mis en forme et sélectionnés par Engels — comme les Livres II et III du *Capital*.

L'apport du Livre I n'est pas négligeable pour autant ; il contient même la définition marxiste du travail productif, mais on sent que Marx hésite et qu'il ne veut pas trop s'engager sur ce point, comme s'il avait présentes à l'esprit les nombreuses difficultés qui apparaissent dans les manuscrits, où elles ne sont d'ailleurs pas résolues à notre avis. Il y a d'abord dans le Livre I une définition générale, c'est-à-dire indépendante du système économique :

« Dans le procès de travail, l'activité de l'homme effectue (donc) à l'aide des moyens de travail une modification voulue de son objet. Le procès s'éteint dans le produit, c'est-à-dire dans une *valeur d'usage*, une matière naturelle assimilée aux besoins humains par un changement de forme. Le travail, en se combinant avec son objet, s'est matérialisé et la matière s'est travaillée. Ce qui était du mouvement chez le travailleur apparaît maintenant dans le produit comme une propriété en repos ; l'ouvrier a tissé et le produit est un tissu.

Si l'on considère l'ensemble de ce mouvement au point de vue de son résultat, du produit, alors tous les deux, moyen et objet du travail, se présentent comme moyens de production, et le travail lui-même comme travail productif. »<sup>34</sup>

31. MALTHUS (1836), pp. 23-24.

32. MARX (1857-1858).

33. MARX (1861-63-a).

34. MARX (1867), p. 731. Nous soulignons.

Le travail productif apparaît donc ici comme créateur de valeur d'usage, mais Marx ajoute aussitôt en note que « cette détermination du travail productif devient tout à fait insuffisante dès qu'il s'agit de la production capitaliste ». Or, Marx s'intéresse bien évidemment au capitaliste. Que désire-t-il ? « Il veut produire non seulement une chose utile, mais une valeur (sous-entendu d'échange), et non seulement une valeur, mais encore une plus-value. »<sup>35</sup> Ainsi, en économie capitaliste, pour être productif, le travail doit être à la fois créateur de valeur d'usage et créateur de valeur d'échange (et de plus-value). C'est même ce deuxième aspect qui caractérise le travail productif dans le système capitaliste :

« Là, le but déterminant de la production c'est la plus-value. Donc, *n'est censé productif que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital.* »<sup>36</sup>

La définition marxiste dépasse la définition fondée sur le caractère matériel du travail à un double titre. D'abord, des salariés de l'entreprise capitaliste produisant des objets matériels peuvent contribuer à la création de la plus-value sans mettre eux-mêmes la main à la pâte ; c'est le cas de l'ingénieur ou du contremaître<sup>37</sup>.

« A partir du moment (cependant) où le produit individuel est transformé en produit social, en produit d'un travailleur collectif dont les différents membres participent au maniement de la matière à des degrés très divers, de près ou de loin, ou même pas du tout, les déterminations de *travail productif*, de *travailleur productif*, s'élargissent nécessairement. Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'œuvre ; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque. La détermination primitive du travail productif, née de la nature même de la production matérielle, reste toujours vraie par rapport au travailleur collectif, considéré comme une seule personne, mais elle ne s'applique plus à chacun de ses membres pris à part. »<sup>38</sup>

D'autre part, un travail, même totalement « abstrait » sera productif s'il est créateur de plus-value :

« Un maître d'école, par exemple, est un travailleur productif, non parce qu'il forme l'esprit de ses élèves, mais parce qu'il rapporte des pièces de cent sous à son patron. Que celui-ci ait

35. *Ibid.*, p. 737.

36. *Ibid.*, p. 1002. Souligné par Marx.

37. Exemples donnés dans Marx (1861-63-a), p. 388.

38. MARX (1867), pp. 1001-1002. Souligné par Marx.

placé son capital dans une fabrique de leçons au lieu de le placer dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire. Désormais, la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre producteur et produit, mais encore, et surtout, un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital. »<sup>39</sup>

Il y a une ambiguïté dans cet exposé de Marx. La définition qu'il nous donne, il la présente moins comme la sienne propre que celle des économistes classiques. Voilà, a-t-il l'air de nous dire, ce que pensaient réellement les classiques, sans pouvoir l'exprimer parfaitement. Il n'est pas absolument clair dans le Livre I que Marx endosse cette définition. On aura noté dans un des passages cités plus haut l'expression « censé productif ». Par contre, Marx est beaucoup plus affirmatif dans ses autres écrits, par exemple dans les *Grundrisse*, où il définit « le travail productif au sens économique du terme » :

« Est productif le travailleur qui augmente directement la richesse de son maître, dit fort bien Malthus. C'est juste, tout au moins d'un certain point de vue. La formule est trop abstraite, car elle s'applique tout autant à l'esclave. La richesse du maître, par rapport au travailleur, c'est la forme qu'elle prend par rapport au travail : celle du capital. Est productif le travailleur qui augmente directement le capital. »<sup>40</sup>

Marx apparaît ici encore très fidèle à Smith. Il est plus marxiste dans les *Matériaux* :

« Le but immédiat et le produit proprement dit de la production étant la plus-value, seul est productif le travail directement créateur de plus-value, donc directement consommé dans le processus de la production pour la mise en valeur qui dépense sa force de travail pour créer directement de la plus-value. »<sup>41</sup>

Conformément à ce critère, on pourrait être tenté de ranger les entrepreneurs individuels parmi les travailleurs productifs à partir du moment où ils créent de la plus-value. Marx leur reconnaît cette faculté :

« Il est possible que ces producteurs (les artisans indépendants et les paysans) qui travaillent avec leurs propres moyens de

39. MARX (1867), p. 1002.

40. MARX (1857-1858), pp. 242-243.

41. MARX (1861-63-a), p. 392. Comme Smith et Malthus, Marx insiste sur le lien entre le travail productif et l'accumulation : « La distinction entre travail productif et travail improductif est importante eu égard à l'accumulation, car seul l'échange contre le travail productif est une des conditions de la reconversion de la plus-value en capital. » *Ibid.*, p. 398.

production, reproduisent non seulement leur force de travail, mais créent de la plus-value, leur position leur permettant de s'approprier leur propre surtravail ou une partie de celui-ci (une partie leur est enlevée sous forme d'impôts, etc.). » <sup>42</sup>

Cependant, il ne leur reconnaît pas le caractère de productif parce qu'ils n'appartiennent pas au système capitaliste ; ils ignorent le rapport d'exploitation ; ils sont les vestiges d'un mode de production antérieur :

« Ils n'appartiennent (donc) ni à la catégorie des travailleurs productifs ni à celle des travailleurs improductifs, bien qu'ils soient des producteurs de marchandises. Mais leur production n'est pas subordonnée au mode de production capitaliste. » <sup>43</sup>

Qu'est-ce alors que le travail improductif ? A vrai dire, c'est ici que les difficultés commencent. Il importe d'abord de distinguer l'auteur des *Matériaux* de l'auteur du Livre II du *Capital*. Dans la première de ces œuvres, Marx s'en tient logiquement à la distinction :

- travail productif = travail créateur de plus-value = investissement (pour le capitaliste) ;
- travail improductif = consommation, en se plaçant au point de vue du patron, c'est-à-dire de celui qui commande le travail, et non du client.

« Tout travailleur productif est salarié, mais il ne s'ensuit pas que tout travailleur salarié soit un travailleur productif. Toutes les fois que l'on achète le travail non pour le substituer comme facteur vivant à la valeur du capital variable et l'incorporer au processus de la production capitaliste, mais pour le consommer comme valeur d'usage, comme *service*, le travail n'est pas du travail productif et le travailleur salarié n'est pas un travailleur productif. Son travail est alors consommé de manière improductive pour sa valeur d'usage, et non productivement, comme source de plus-value. Le capitaliste ne l'affronte pas en tant que capitaliste, que représentant du capital ; c'est son *revenu* que, sous forme d'argent, il échange contre le travail, non son capital. » <sup>44</sup>

Dans les « Théories sur la plus-value », Marx reconnaît sa dette intellectuelle envers Smith :

42 et 43. *Ibid.*, p. 401.

44. *Ibid.*, p. 389. Souligné par Marx.

« A. Smith a touché juste : sur le plan des concepts, il a épuisé la question ; un de ses plus grands mérites scientifiques est d'avoir défini le travail productif comme travail qui *s'échange immédiatement contre le capital*... Par là est établi aussi de façon absolue ce qu'est le *travail improductif*. C'est du travail qui ne s'échange pas contre du capital mais *immédiatement* contre du revenu, donc du salaire ou du profit. » <sup>45</sup>

Le mot « service » ne doit pas être pris au sens de service immatériel, comme nous l'avons déjà noté à propos du Livre I où Marx reprend des résultats déjà établis dans les *Matériaux*. Toutefois, comme Malthus, il estime que les cas de travaux productifs immatériels sont négligeables : « Tous ces phénomènes de la production capitaliste dans ce domaine sont si peu importants comparés à l'ensemble de la production que nous pouvons les négliger complètement. » <sup>46</sup> Bien que Marx ne le précise pas, il ne considère pas que ce jugement soit vrai pour toutes les époques. Dans la « Critique du programme de Gotha », il prévoit que « le fonds destiné à la satisfaction communautaire des besoins, tels que : écoles, hygiène publique, etc. », sera très important dans la société socialiste à venir. « D'emblée, cette fraction augmentera considérablement en comparaison de ce qu'elle est dans la société actuelle ; et elle s'accroîtra à mesure que se développera la société nouvelle. » <sup>47</sup> En fait, les économies capitalistes d'aujourd'hui sont d'ores et déjà des sociétés de service et les marxistes contemporains ne peuvent plus esquiver davantage le problème des services, ainsi que le remarque M. Beaud <sup>48</sup>.

Dans le Livre II du *Capital*, Marx donne de nouveaux exemples de travaux improductifs, qui reposent sur une distinction entre la sphère de la « production » et la sphère de la « circulation », et qui contredisent à notre avis, les raisonnements précédents. La circulation concerne « les métamorphoses du capital, de marchandise en argent et d'argent en marchandise » <sup>49</sup>, c'est-à-dire les « changements de forme » de la valeur : M-A et A-M. Alors que les travaux qui rentrent dans la sphère de la production sont productifs, ceux qui rentrent

45. MARX (1861-63-b), p. 167. Souligné par l'auteur.

46. *Ibid.*, p. 398. Cf. MALTHUS (1836), p. 26 : « Il n'y a presque personne qui ne fasse parfois quelque travail productif ; et la ligne de démarcation qu'Adam Smith a tracée entre le travail productif et le travail improductif peut être réelle, quoique les dénominations qu'il a données aux différentes classes de la société, fondées sur ce qui en fait le caractère saillant, soient nécessairement inexactes par rapport aux occupations de quelques individus. »

47. MARX (1875), p. 1418.

48. BEAUD (1973), p. 19.

49. MARX (1885), p. 568.

dans la sphère de la circulation sont, le plus souvent, improductifs, en vertu de la loi suivante :

« Voici la loi générale : les frais de circulation qui proviennent du seul changement de forme n'ajoutent pas de valeur à la marchandise. »<sup>50</sup>

Ils sont donc improductifs d'après la définition donnée au Livre I. Tout cela est fort bien. Mais alors, dira-t-on, comment Marx peut-il arriver au résultat que le commerce, la comptabilité, la banque sont des activités improductives, alors que le transport est productif ? L'entreprise commerciale qui revend des produits plus cher qu'elle les a acquis, qui extorque le surtravail à ses employés, n'est-elle pas aussi productive que l'entreprise de transport qui, apparemment, fait la même chose ?

— Eh bien non, répond Marx, elles ne font pas la même chose. Rappelons la définition du travail productif en régime capitaliste, que nous avons cru pouvoir déduire de la lecture du Livre I ; il faut qu'il y ait à la fois création de valeur d'usage et création de valeur d'échange. Or ce qui distingue, selon Marx, le transport des autres activités de circulation, c'est le fait qu'il ajoute de la valeur d'usage aux biens transportés.

« *La valeur d'usage* des choses ne se réalise que par leur consommation, et celle-ci peut rendre nécessaire leur déplacement, donc le *processus de production* additionnel constituant l'industrie des transports. »<sup>51</sup>

Ainsi, le transport apparaît-il comme un secteur à part, qui participe à la fois des deux sphères :

« Ce qui distingue (d'autre part) l'industrie des transports, c'est qu'elle apparaît comme la continuation d'un processus de production, au sein du processus de circulation et *en vue* de celui-ci. »<sup>52</sup>

Considérons maintenant le commerce. Il ne crée pas de valeur d'usage, selon Marx toujours ; il est donc improductif. A partir de là, il semble bien que le raisonnement marxiste ne coïncide plus avec ce

50. *Ibid.*, p. 582.

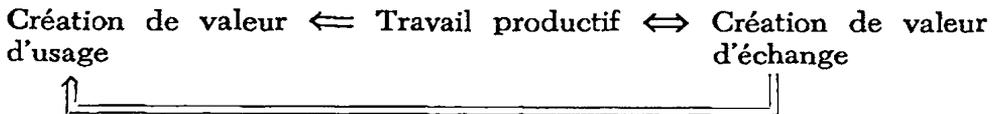
51. *Ibid.*, p. 583. Nous soulignons ; Marx ne dit pas exactement qu'il y a création de valeur d'usage par le transport ; il se contente d'affirmer que le transport permet la réalisation de la valeur d'usage. Mais c'est aussi le rôle du commerce (cf. *infra*, note 61) ; Il n'y aurait donc aucune différence entre ces deux activités. Or, il y a une différence puisqu'une activité est productive tandis que l'autre ne l'est pas. Etant productif, le transport crée de la valeur d'usage, par définition ; c'est la seule interprétation possible du passage cité.

52. *Ibid.*, p. 584. Souligné par Marx.

qu'il nous a dit au Livre I, à savoir que la création de valeur d'échange est une condition nécessaire, mais pas suffisante, pour rendre un travail productif. La « loi générale », que nous venons de citer, demande que l'on ajoute un maillon à la chaîne du raisonnement : puisque le commerce, par exemple, est improductif, il n'ajoute pas de valeur d'échange. En effet, le texte qui suit immédiatement l'exposé de la loi montre clairement que Marx pense à la valeur d'échange. Mais il joue à plein sur l'ambiguïté du mot valeur, comme l'analyse du contre-exemple des transports nous l'a appris. Sous une forme ramassée et apparemment — apparemment seulement — claire, il me semble que la loi générale de Marx sous-entend une argumentation que l'on pourrait exprimer ainsi :

- Les frais de circulation qui proviennent du seul changement de forme n'ajoutent pas de valeur d'*usage* à la marchandise (postulat).
- Ils sont donc improductifs (d'après la définition du Livre I).
- Puisqu'ils sont improductifs, ils n'ajoutent pas de valeur d'*échange* à la marchandise.

Nous reviendrons par la suite sur le postulat initial ; il suffit de noter pour l'instant que la dernière proposition implique que la création de valeur d'échange soit une condition nécessaire et *suffisante* pour rendre un travail productif<sup>53</sup>.



Or rien n'obligeait Marx à rejeter a priori l'hypothèse d'un travail qui soit à la fois improductif et créateur de valeur d'échange ; il reconnaît par ailleurs que les frais de circulation improductifs sont nécessaires. On ne voit pas pourquoi un travail nécessaire ne pourrait pas ajouter de la valeur d'échange. Quoi qu'il en soit, le fait que Marx défende la troisième proposition ne laisse aucun doute, même s'il ne l'a nullement justifiée.

53. La définition du Livre I peut être illustrée à partir du tableau ci-dessous où VU représente la création et  $\overline{\text{VU}}$  la non-création de valeur d'usage et de même pour la valeur d'échange. VE. Le signe + indique que le travail est productif, le signe — qu'il est improductif. Le postulat de Marx concernant les frais de circulation indique que nous devons considérer la dernière ligne du tableau.

	VE	$\overline{\text{VE}}$
VU	+	—
$\overline{\text{VU}}$	—	—

Les deux cases de cette ligne sont a priori possibles, mais Marx, dans le Livre II, décide que seule la dernière case est valable. Cette réduction des cas possibles n'est justifiée nulle part. Elle oblige Marx à développer toute une théorie particulière des frais de circulation qui n'a pas d'autre nécessité que le souci de cohérence logique.

	VE	$\overline{\text{VE}}$
VU	+	—
$\overline{\text{VU}}$	x	—

« Le changement d'état coûte du temps et de la force de travail, non pour créer de la valeur, mais pour convertir de la valeur d'une forme dans une autre.

« (Le commerçant) accomplit une fonction nécessaire, bien qu'improductive, dans le processus de reproduction qui inclut nécessairement de telles fonctions. Il travaille tout autant qu'un autre, mais, intrinsèquement, son travail ne crée ni valeur ni produit. » <sup>54</sup>

Qu'implique une telle position ? L'employé d'un industriel chargé de la vente des produits est exploité par son patron comme n'importe quel autre salarié ; il fournit un surtravail non payé. On serait tenté d'en déduire qu'il produit, lui aussi, de la plus-value pour son patron. Mais c'est impossible : si un travailleur improductif ne crée pas de valeur, à plus forte raison il ne crée pas de plus-value. Marx se tire de cette situation difficile par un véritable tour de passe-passe : le surtravail de l'employé chargé du commerce ne sert pas à créer de la plus-value, mais à diminuer les frais de circulation !

« Si c'est le capitaliste qui emploie cet argent, le non paiement (du surtravail) diminue les frais de circulation de son capital qui sont prélevés sur ses recettes. » <sup>55</sup>

Il en résulte que si l'identité surtravail  $\equiv$  exploitation est marxiste, on ne saurait en dire autant de l'identité exploitation  $\equiv$  création de plus-value. Une fois admis tout ce qui précède, la manière dont Marx explique la formation des profits commerciaux s'avère incontestable. Elle est contenue dans le Livre III du *Capital*. Le commerçant remplit une fonction nécessaire et même « indirectement productive » (« Dans la mesure où il aide à diminuer le temps de circulation, il peut contribuer indirectement à augmenter la plus-value produite par le capital industriel. ») <sup>56</sup> La loi de l'égalisation des taux de profit assure que les fonds avancés par le commerçant recevront une rémunération égale au taux de profit moyen. Cependant « le capital marchand ne crée ni valeur ni plus-value. » <sup>57</sup> Globalement, la somme des profits est égale à la somme des plus-values. Par conséquent, le commerçant détourne à son profit une partie de la plus-value réalisée dans la sphère de la production. Comment procède-t-il ? Il achète les marchandises aux capitalistes industriels « au-dessous de leur valeur ou de leur prix de production » <sup>58</sup> :

54. *Ibid.*, p. 570.

55. *Ibid.*, p. 571.

56. MARX (1894), p. 1055.

57. *Ibid.*, p. 1056.

58. *Ibid.*, p. 1059.

« Tout comme le capital industriel réalise seulement des profits qui existent déjà comme plus-value dans la valeur des marchandises, le capital marchand n'en réalise que parce que la totalité de la plus-value ou du profit n'est pas encore réalisée dans le prix de la marchandise matérialisé par le capital industriel. »<sup>59</sup>

Il n'est peut-être pas inutile à ce stade de reprendre les points saillants de l'analyse marxiste du commerce, telle que nous avons essayé de la reconstituer. Partant du postulat que le commerce n'ajoute pas de valeur d'usage aux marchandises et donc qu'il est improductif, Marx en déduit que cette activité n'est pas créatrice de plus-value. Dès lors, Marx est contraint, pour une raison de pure logique, de distinguer deux sous-classes parmi les salariés et les capitalistes :

- les salariés productifs créateurs de plus-value, et les salariés improductifs<sup>60</sup>, tout aussi exploités que les précédents, mais dont le surtravail ne peut que venir en déduction des frais de circulation des capitalistes ;
- les capitalistes industriels, qui accaparent directement la plus-value, et les commerçants capitalistes qui se font céder par les premiers une partie de la plus-value.

Aussi logiques soient-elles, on voit mal quelle réalité concrète pourrait fonder ces distinctions, dans la pratique du fonctionnement du capitalisme. Or, toutes ces difficultés, toute cette complexité découlent uniquement de la troisième proposition — qui n'est pas justifiée — et du postulat selon lequel les frais de circulation ne produisent pas de valeur d'usage. Rien n'interdit de s'interroger sur la valeur d'une telle hypothèse<sup>61</sup>.

59. *Ibid.*, pp. 1060-61.

60. Non directement productifs.

61. On ne saurait en effet considérer comme une démonstration le passage suivant où Marx, après avoir attaqué Newman et Say, s'exprime ainsi : « La valeur d'usage d'une marchandise est plus grande entre les mains du consommateur que dans celles du producteur parce que c'est là seulement qu'elle est réalisée. Cette réalisation ne devient effective qu'au moment où la marchandise entre dans la sphère de la consommation. Entre les mains du producteur, la valeur d'usage n'existe qu'en puissance. Mais on ne paie pas une marchandise deux fois, d'abord pour sa valeur d'échange, puis pour sa valeur d'usage. En payant la première, je m'approprie la seconde. Et la valeur d'échange ne s'accroît en rien par le transfert de la marchandise du producteur ou de l'intermédiaire au consommateur. » *Ibid.*, p. 1055. Il y a ici un exemple typique de raisonnement circulaire. La valeur d'usage est plus grande entre les mains du consommateur que dans celles du producteur, mais le producteur produit seul — à l'exclusion de tout intermédiaire — toute la valeur d'échange. Donc il produit — au moins potentiellement — toute la valeur d'usage, et le commerce n'en crée point. Le raisonnement est circulaire parce que, au Livre I, Marx s'est appuyé sur l'hypothèse que le commerce ne crée pas de valeur d'usage pour démontrer qu'il ne crée pas de valeur d'échange.

Il convient d'abord de préciser une nouvelle fois ce que Marx entend par frais de circulation improductifs. Il s'agit des activités de commerce, comptabilité et banque, à l'exclusion de tous « les processus éventuels de production qui se poursuivent pendant le processus de circulation »<sup>62</sup>. Ainsi, pour le commerce, il faut écarter « le stockage (non spéculatif), l'expédition, la distribution », pour se limiter « à sa véritable fonction qui est d'acheter pour vendre » et qui permet « le véritable échange des marchandises, leur passage d'une main à l'autre, le métabolisme social »<sup>63</sup>.

Il existe peut-être des exemples de « commerçant pur » ; nous avouons avoir été incapables d'en trouver un seul et Marx se garde bien d'en donner. L'activité commerciale ne consiste-t-elle pas justement à stocker des marchandises pour les distribuer (après division du stock) aux clients ? Toute l'analyse du commerce de Marx repose sur une séparation entre ces activités, qu'il considère comme productives, et l'opération commerciale proprement dite qui se ramène à un simple changement de forme, M-A ou A-M. Comme A et M représentent la même valeur sous deux formes différentes, il ne peut y avoir création de valeur au cours de la transformation. Le raisonnement est d'une implacable logique. Mais quel est l'intérêt d'une pareille dichotomie au sein d'un même individu commerçant ? Le commerçant n'existe pas en tant qu'agent désincarné de la transformation marchandise-argent. Il existe pour mettre des marchandises à la disposition des clients, ce qui requiert obligatoirement des opérations de stockage et de distribution<sup>64</sup>.

Pour rendre compte de la pensée de Marx, il faut ajouter que s'il ne cite pas de « commerçant pur », il donne des exemples d'opérations commerciales improductives, à savoir la négociation des prix entre l'acheteur et le vendeur d'une part, le stockage involontaire ou le stockage spéculatif, qui excèdent les besoins normaux du commerce, d'autre part. En ce qui concerne ce second point, tout d'abord, il est curieux que les ressources consacrées à stocker des marchandises pour lesquelles l'offre dépasse la demande soient improductives, alors que le travail de ceux qui ont fabriqué ces marchandises demeure productif.

Le premier exemple est sans doute plus instructif. Il contient cette évidence que le temps passé, à discuter des prix des biens est indisponible pour produire des biens. A ce titre, une économie où le marchandage est très développé sera moins productive qu'une économie

62. *Ibid.*, p. 1062.

63. *Ibid.*, p. 1056.

64. Remarquons à ce propos que le secteur commercial rentre dans le calcul du produit national soviétique.

où les prix sont fixés unilatéralement par le vendeur.<sup>65</sup> Mais pourquoi le temps passé à fabriquer des « gadgets » inutiles ou même des produits nocifs serait-il productif quand le temps passé à négocier la vente de ces biens ne le serait pas ? Alors que Marx part d'une définition du travail productif originale (le travail créateur de plus-value) nous voyons bien qu'il reste en fait profondément attaché à l'idéologie industrialiste et productiviste que nous avons vu apparaître chez Smith.<sup>66</sup> La manière dont il traite les frais de circulation représente une tentative, d'avance vouée à l'échec, pour rendre compatibles deux approches — celle de Smith et la sienne — qui demeurent irréductibles.

\* \* \*

Les résultats auxquels nous sommes parvenus peuvent être résumés dans un tableau. Il n'y a pas de définition du travail productif sans critère permettant de distinguer, parmi l'ensemble des tâches, celles qui sont productives de celles qui ne le sont pas. Ce tableau indique, pour chacun des cinq critères rencontrés, et pour les diverses activités divisées en quatre branches, les travaux productifs (signe +) et les travaux improductifs (signe —).

Une définition est arbitraire, dira-t-on. Un auteur peut adopter celle qui lui plaît, à condition de s'y tenir. Cependant, aucun des auteurs étudiés ne s'en est tenu à une démarche aussi simple. Quesnay fut assez sage pour choisir un seul critère, le premier, et de n'en point varier mais ses efforts pour *prouver* que le travail de la terre était seul productif n'ont pas été couronnés de succès. Du moins, avec Quesnay, voit-on clairement la thèse qu'il veut défendre. Il n'en est plus ainsi, malheureusement, avec Smith et Marx, qui hésitent entre plusieurs définitions, ce qui ne manque pas de soulever des difficultés, puisque, comme le montre le tableau ci-contre, aucune définition n'est équivalente. Smith défend le classement des activités productives et improductives tel qu'il ressort du deuxième critère, mais il cherche à le fonder théoriquement sur le quatrième critère. Quant à Marx, il semble accepter telle quelle, en plusieurs endroits de son œuvre, la définition théorique de Smith et sa définition fondée sur la création de plus-value est bien équivalente a priori au critère de l'investissement opposé à la consommation finale. C'est seulement parce que Marx donne une définition très restrictive du travail créateur de plus-

65. Ce n'est pas le cas dans les économies de marché, où le mécanisme de la concurrence implique des coûts d'informations élevés.

66. Rappelons que pour Marx, les cas de services productifs sont exceptionnels et négligeables.

value, qu'il aboutit à un classement original des activités (troisième critère). Il considère uniquement le travail salarié, ce qui est justifié dans la mesure où il désire étudier précisément le mode de production capitaliste. Par contre, le traitement particulier des frais de circulation s'est révélé artificiel et peu convaincant en stricte logique. Il conduit même à se demander si Marx n'était pas, comme Smith, et quoi qu'il en ait dit, influencé par une définition du travail productif fondée sur le caractère matériel du travail.

TABLEAU

BRANCHES	AGRICULTURE	INDUSTRIE	COMMERCE <sup>1</sup>	SERVICE
CRITÈRES				
1. Travail de la terre	+	—	—	—
2. Travail matériel ..	+	+	—	—
3. Création de plus-value <sup>2</sup> .....	±	±	—	—
4. Investissement <sup>3</sup> ..	+	+	+	±
5. Création de valeur d'usage <sup>4</sup> .....	+	+	+	+

1. Purs frais de circulation.

2. C'est le critère inventé par Marx ; les travailleurs de l'agriculture, de l'industrie et des services ne sont productifs que s'ils sont salariés et si leur patron n'est pas le consommateur du produit de leur travail. Le travail dépensé en purs frais de circulation n'est jamais productif.

3. Création et conservation de la valeur d'échange ; on se place du point de vue du patron et l'on admet que l'entrepreneur individuel est son propre patron. Pour l'éducation, il y a aussi, en général, création et conservation de la valeur d'échange du point de vue du client (l'enseigné).

4. Est utile tout bien ou service pour lequel s'exprime une demande solvable.

Il est difficile de ne pas éprouver, au retour de notre voyage dans le passé, un certain malaise. Les trois maîtres auxquels nous avons rendu visite, aussi grand que fut leur génie, n'étaient pas vraiment différents des écrivains scolastiques ; leur raisonnement s'efface là où la foi risque d'être atteinte. Foi dans la primauté du travail de la terre chez Quesnay, dans la primauté du travail matériel chez Smith et même chez Marx. Cette soumission à un impératif métaphysique — même s'il s'agit d'une métaphysique matérialiste — interdit à ces auteurs d'aller au bout de leur logique et les contraint à accepter certaines contradictions théoriques. Bien sûr, cette foi n'est pas

indépendante des conditions historiques dans lesquelles s'inscrivent les trois économistes. Elle exprime l'intérêt des classes qui apparaissent alors prépondérantes dans le processus économique, les agriculteurs, puis les industriels, et enfin les ouvriers prolétaires. Au fond, les théories étudiées s'avèrent éminemment politiques, en ce sens elles sont le contraire de générales car elles demeurent soumises à la conjoncture politique de leur temps.

Ce qui est gênant dans la démarche de Quesnay, de Smith ou de Marx, ça n'est évidemment pas qu'ils aient eu des préoccupations politiques, mais qu'ils aient subordonné la théorie à la politique en essayant de nous faire croire qu'ils faisaient seulement œuvre de théoricien et de savant. (Qu'ils n'aient pas agi consciemment ainsi est probable mais ne rend pas leurs théories plus scientifiques). Cela nous conduit alors à une interrogation plus générale et plus actuelle. Est-ce que l'économiste peut être véritablement un savant ? Est-ce qu'il n'est pas entraîné par l'objet même de son étude à introduire la politique dans la théorie, comme le philosophe d'Althusser ? N'y a-t-il pas d'autre salut possible pour l'économiste que de procéder comme le néo-marxiste Baran, qui place explicitement l'option politique au départ d'un ouvrage où il définit le travail improductif comme « le travail donnant lieu à la production de biens et de services, dont la demande est l'effet des conditions des relations spécifiques du système capitaliste, qui ferait donc défaut dans une société régie par une organisation rationnelle ? »<sup>67</sup>

Michel HERLAND.

### BIBLIOGRAPHIE

- [1] Jacques ATTALI, *La parole et l'outil*, SUP., 1975.
- [2] Paul A. BARAN, « Économie politique de la croissance », *Monthly Review Press*, 1957, trad. fr. Maspero, 1967.
- [3] Michel BEAUD, « Sur les notions de production, de productifs et d'improductifs », *Travaux sur le capitalisme et l'économie politique*, n° 2, mai 1973.
- [4] Arnaud BERTHOUD, *Travail productif et productivité du travail chez Marx*, Maspero, 1974.
- [5] Mark BLAUG, *Economic Theory in Retrospect*, 2<sup>e</sup> éd., Heineman 1968.
- [6] Pierre de BOISGUILLEBERT, *Détail de la France, 1695*, INED, 1966.

67. BARAN (1957), p. 81.

- [7] Richard CANTILLON, *Essai sur la nature du commerce en général*, 1755, INED, 1952.
- [8] Critiques de l'économie politique, *Travail et emploi*, n° 10, janvier-mars 1973.
- [9] Michel FREYSSNET, document de travail non publié du Centre de sociologie urbaine, mai 1971.
- [10] Nicolas GEORGESCU-ROEGEN, *La science économique, ses problèmes et ses difficultés*, Dunod, 1970.  
François QUESNAY, *Tableau économique des physiocrates*, Calmann-Lévy, 1969.
- [11] Article « Grains » de l'*Encyclopédie*, 1757.
- [12] « Analyse de la formule arithmétique du tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole », 1766.
- [13] Thomas-Robert MALTHUS, *Principes d'économie politique*, 2<sup>e</sup> éd. 1836, Calmann-Lévy, 1969.
- [14] Alfred MARSHALL, *Principes d'économie politique*, t. I, 4<sup>e</sup> éd., 1898, trad. fr. Giard et Brière, 1907.  
Karl MARX, *Œuvres-Économie*, Pléiade, NRF, t. I, 1965, t. II, 1968 :
- [15] « Principes d'une critique de l'économie politique », 1857-58, Pléiade, II.
- [16] « Matériaux pour l'Économie », 1861-63-a, Pléiade, II.
- [17] « Le Capital », Livre premier, 1867, Pléiade, I.
- [18] « Critique du programme du parti ouvrier allemand », 1875, Pléiade, I.
- [19] « Le Capital », Livre deuxième, 1885, Pléiade, II.
- [20] « Le Capital », Livre troisième, 1894, Pléiade, II.
- [21] Karl MARX, « Théories sur la plus-value » (Livre quatrième du *Capital*), 1861-63-b, t. I, Ed. Sociales, 1974.
- [22] Victor RIQUETI de MIRABEAU, « Tableau économique avec ses explications », VI<sup>e</sup> partie de *L'Ami des Hommes*, Avignon, 1769.
- [23] René PASSET, « L'économique et le vivant », *Revue économique du Sud-Ouest*, n° 1, 1975.
- [24] Jean-Baptiste SAY, *Traité d'économie politique*, 5<sup>e</sup> éd., 1826, Calmann-Lévy, 1972.
- [25] Joseph A. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis*, Oxford University Press, 1954.
- [26] Adam SMITH, *The Wealth of Nations*, éd. de 1789, Pelican, 1974.
- [27] *Travaux sur le capitalisme et l'économie politique*, « Textes sur production, productifs, improductifs », n° 2, mai 1973.
- [28] Anne-Robert TURGOT, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, 1766, Calmann-Lévy, 1970.

## Quelques réflexions sur le travail productif à propos d'une incursion chez les grands anciens

1. En proposant une incursion chez quelques grands auteurs du passé, M. Herland nous rappelle que la question du travail productif a hanté la pensée économique depuis les origines de l'économie politique. L'enjeu de cette question n'est rien moins que la détermination de l'objet de la science économique conçue comme science des lois sociales régissant la production et la distribution des moyens d'existence des hommes en collectivités organisées.

Les grands auteurs du passé étaient confrontés à la tâche gigantesque de l'abstraction scientifique au moment de la fondation d'une nouvelle science. Cette tâche consistait à délimiter le champ de la nouvelle science et à définir les concepts fondamentaux à partir d'une exploration méthodique de leur environnement. Il est donc mal venu, à cent ans ou deux cents ans de distance, d'ironiser sur les hésitations de leur démarche expérimentale. Il est surtout incongru de parler à leur égard de « soumission à un impératif métaphysique ».

La seule lecture honnête que l'on puisse faire des textes anciens sur le travail productif consiste à essayer de dégager le sens de leur démarche fondamentale au-delà de leurs tâtonnements et erreurs en mobilisant l'expérience que nous avons du développement du capitalisme et l'habitude acquise dans l'interprétation de la signification sociale des relations macroéconomiques. Ce faisant, on ne doit pas oublier que le problème du travail productif est d'une actualité brûlante à l'époque où les illusions sur la croissance automatique ont fait place à des attitudes nihilistes sur l'organisation du travail industriel, où les conflits sociaux ayant pour enjeu le contenu du travail et les

but de la production deviennent très aigus, où l'étude des sources de la productivité du travail fait apparaître de plus en plus la responsabilité des rapports sociaux et leur primat sur les agencements technico-fonctionnels.

2. Toute étude critique sur le travail productif, qui s'alimente à la pensée des grands anciens pour essayer de saisir le sens de leur démarche et en tirer des enseignements dans l'analyse des problèmes contemporains, est menacée par un danger mortel. Ce danger consiste à chausser les lunettes néo-classiques pour guider sa lecture critique. Il est mortel parce que l'objet que les néo-classiques assignent à la science économique n'a absolument rien à voir avec celui des auteurs étudiés. En se référant implicitement à la théorie néo-classique pour analyser et critiquer les textes cités, on est certain de détruire *ipso facto* tout espoir de saisir la démarche des économistes sur lesquels on se penche. Toutes les confusions et tous les contresens sont alors possibles.

Bien des indices montrent que l'auteur de l'incursion chez les grands anciens n'a pas évité ce piège. L'indice le plus clair se trouve dans la conclusion. L'auteur jette son mépris sur le caractère « politique » de la pensée des grands anciens qui serait le contraire de « générale ». On reconnaît l'appel à « l'économie pure », à la « science normative » définie par L. Robbins. Il en découle un contresens presque comique sur l'adjectif politique. Cet adjectif est pensé, conformément à la conception néo-classique, au sens de contingent et institutionnel, par nature en dehors de la théorie. Au contraire, pour les grands anciens l'économie est politique dans le sens que son objet consiste à identifier et conceptualiser les rapports sociaux fondamentaux, à définir les principes de leur articulation, à mettre en évidence les lois de leur reproduction. Mais il y a plus grave. C'est la suspicion qui est jetée sur l'analyse du travail productif sous le prétexte qu'elle serait enracinée dans des conditions historiques particulières, alors que la théorie économique devrait en être indépendante pour être scientifique. On retrouve évidemment le refus fondamental de considérer le capitalisme pour ce qu'il est, un mode de production particulier ayant séparé radicalement les travailleurs des moyens de production. C'est parce que le capitalisme présente ce caractère fondamental qu'une théorie du travail productif est nécessaire et que cette théorie fait apparaître une série de distinctions qui doivent être introduites méthodiquement et qui permettent de saisir la signification de l'adjectif improductif attribué au travail. Cette signification n'est que sociale. Elle a trait à la hiérarchie des rapports qui constituent le mode de

production capitaliste. Elle n'est en aucune manière un critère de classement pour trier dans les activités de sujets individuels et en déduire des principes distincts de comportement.

3. La théorie néo-classique est tout à fait étrangère à une problématique du travail productif. Comme le fait fort bien remarquer Blaug, parler de travail productif n'a aucun sens pour un néo-classique. Comme les néo-classiques sont une fois pour toutes convaincus de détenir une vérité absolue, « générale » comme dit M. Herland, et qu'ils ne dialoguent qu'avec eux-mêmes, ils sont totalement incapables de lire une autre démarche chez des auteurs plus anciens. C'est pourquoi les commentaires de Marshall ou de Schumpeter sur le travail productif sont d'une extraordinaire banalité et quelquefois d'une naïveté désarmante.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il en est ainsi. Cela tient à leur propre définition de la science économique et à la démarche qui en découle. Pour les néo-classiques, la science économique est une praxéologie. C'est la science du comportement humain en tant que logique des choix individuels soumis à une contrainte universelle de rareté, contrainte inerte d'environnement parce que les ressources sont supposées données. Toute relation économique est alors uniformément une relation d'échange où sont confrontés anonymement les choix rationnels qui découlent de la structure des subjectivités. L'économie est toujours une économie d'échange pur même lorsqu'on y parle de production. En effet, la production n'est nullement conçue comme une relation économique. C'est la réunion d'ensembles de conditions techniques exogènes qui constituent le substrat de la rationalité d'opérateurs appelés producteurs, de même que les systèmes ordonnés de préférences constituent le substrat de la rationalité d'autres opérateurs appelés consommateurs. Ces substrats doivent satisfaire des hypothèses de convexité, non pas pour des raisons expérimentales, mais pour sauvegarder la cohérence interne de cette représentation subjectiviste. Dans cette représentation, il ne peut y avoir de conception du travail social puisqu'il n'y a pas d'espace social. Le travail est assimilé à un « service producteur », c'est-à-dire un objet comme un autre dans la liste hétéroclite des objets censés s'échanger directement en fonction de l'intensité des désirs des opérateurs. Si on considère que le travail est un objet échangeable dans une liste d'objets substituables, il est évidemment dénué de sens de savoir si le travail est productif ou improductif ! Pour participer aux échanges, il suffit d'avoir quelque chose à échanger, du travail, des

machines ou des crèmes de beauté, cela ne fait aucune différence puisque tout est donné au départ.

4. Les textes proposés par M. Herland à sa propre méditation et à celle des lecteurs expriment de tout autres conceptions de l'économie. Il est nécessaire d'employer le pluriel, car si Marx parle après Smith du travail productif, il n'est pas le continuateur de Smith comme le croit M. Herland ; Marx introduit une rupture radicale par rapport aux classiques. Ce qui est important pour les physiocrates et pour Smith, c'est l'existence d'un produit net en valeur et l'étude des règles sociales de sa répartition. Comme le montre J. Cartelier dans un ouvrage récent<sup>1</sup>, il y a, au-delà des apparences, un seul critère commun aux physiocrates et aux classiques : *le travail est productif lorsqu'il produit une valeur nette*. Mais si l'accent est ainsi mis sur la production, il l'est d'une manière unilatérale. Ces auteurs ne se posent pas la question de l'origine sociale du produit net, parce que les rapports sociaux qui déterminent la position et la hiérarchie des classes sociales sont pour eux la manifestation d'un ordre naturel. Ce qui leur importe grandement, au contraire, ce sont les règles de répartition qui permettent la reproduction de ces rapports. La différence est que le point de vue sur la classe dirigeante change : les propriétaires fonciers chez Quesnay, les capitalistes chez Smith. Mais, dans aucun des deux cas, il n'y a conflit entre un critère de la valeur d'usage et un critère de la valeur pour définir le travail productif. Dans les deux cas, le critère de la valeur d'usage est choisi de manière à coïncider avec le point de vue sur la répartition du produit net. C'est trivial et cela paraît arbitraire chez Quesnay. Mais la même logique est poursuivie par Smith. Ce qui compte pour lui, c'est la manifestation du produit net comme profit capitaliste et son accumulation par l'achat des moyens de production. Le travail est considéré d'emblée comme un travail salarié qui n'est rien d'autre qu'un ingrédient du capital avancé. C'est pourquoi le critère du travail productif s'énonce ainsi lorsqu'on prend en compte la reproduction du produit net sous forme de profit : est productif le travail qui s'échange contre du capital ; corrélativement est improductif le travail qui s'échange contre du revenu. Pour s'incorporer dans le capital avancé, il faut que le produit ait une nature physique caractérisée par une certaine durabilité ; d'où le critère du produit matériel. Mais ce fétichisme de la matérialité ne fait que refléter un fétichisme social. Pour Smith, le capital existe seul et remplit tout l'espace social. Lorsqu'il parle du travail produc-

1. J. CARTELIER, « Surproduit et reproduction », PUG - Maspéro, 1976.

tif, il affirme que le capital est productif. Le travail n'est pour lui rien d'autre que la valeur des biens salaires qui font partie des moyens de production avancés.

5. C'est en ce point précis que la problématique de Marx rompt avec la tradition classique. Le capital n'est plus donné au départ, seul avec lui-même dans l'espace social. La question fondamentale devient la suivante : de quel rapport social le capital est-il issu ? La solution de cette question requiert l'élaboration d'une théorie du travail productif. Cette théorie dépasse la conception smithienne d'une manière beaucoup plus fondamentale que ne le pense M. Herland. Lorsque Marx dit que le travail productif est celui qui crée la plus-value, il fait beaucoup plus qu'étendre la définition du travail productif à certains produits immatériels. On a vu que, pour Smith, déjà la question de la matérialité n'était que l'effet d'une conception de la répartition du produit social. Le point fondamental est que la plus-value marxiste n'est pas un autre nom donné au produit net des classiques. La plus-value est le concept d'un rapport qui prend naissance dans l'organisation sociale de la production. Ce concept distingue rigoureusement la production de l'échange en tant que rapports économiques. C'est pourquoi le travail productif n'a pas une définition simple. Il est impliqué d'une part dans la formation des rapports de production capitalistes, d'autre part dans les inter-relations entre production et échange. Ainsi le travail productif comporte une multiplicité de déterminations qui ne sont pas toutes sur le même plan, mais qui sont logiquement liées dans le cheminement des concepts allant de l'abstrait au concret. Certaines déterminations sont primordiales, d'autres secondaires, ce qui ne veut pas dire accessoires mais induites et évolutives dans le développement du capitalisme par rapport à l'invariance du rapport de production fondamental, le rapport salarial.

Il eût été souhaitable que M. Herland étudie les textes de Marx en faisant référence aux analyses récentes considérables qui ont incontestablement fait avancer la question de la compréhension du travail productif. Pour ne citer que les principaux travaux en langue française, signalons les contributions de Berthoud, Freyssenet, Gouverneur, Nagels, Terray, auxquelles s'ajoute l'ouvrage collectif dirigé par Gorz sur la division du travail (notamment le texte de Marglin). Je m'inspirerai dans les brèves réflexions qui suivent de l'argumentation de Berthoud qui est la plus rigoureuse et la plus profonde.

6. L'acquisition dans le capitalisme de déterminations nouvelles par le travail productif a une profonde signification historique. Ces déterminations nouvelles ne constituent pas en effet un enrichissement pour les travailleurs, mais au contraire une dépossession. Il en est ainsi parce que ces déterminations naissent d'un rapport social qui introduit une *scission* entre le procès de travail et son but, le produit. Cette scission est extérieure à l'agencement concret de l'activité transformatrice qu'est le travail. En d'autres termes, elle ne provient pas de ce que le procès de travail devient de plus en plus collectif. Elle découle d'un rapport d'*appropriation* portant sur les moyens de travail et par conséquent d'*expropriation* des travailleurs qui deviennent forces de travail libres, coupées de tout lien de possession avec les moyens de travail. Cette détermination du travail productif est un rapport social de production fondé sur une polarité appropriation/expropriation, le rapport salarial qui définit le capital en général. L'opposition avec les économistes classiques est ici décisive. Pour Marx, le travail n'est pas naturellement englobé dans le capital sous la forme du travail salarié. Au contraire, le capital est issu du travail selon un rapport d'appropriation spécifique. Par conséquent, la détermination spécifique du travail productif ne se juxtapose pas à sa détermination générale d'activité transformatrice aboutissant à un produit conformément à un projet du travailleur, individuel ou collectif. Elle lui est antagonique et constitue la racine la plus profonde de la lutte de classes dans le capitalisme.

La détermination spécifique du travail productif dans le capitalisme conduit à la proposition selon laquelle est productif le travail créateur de plus-value parce qu'elle développe des caractéristiques qui sont conceptualisées par la catégorie de travail abstrait. Cette catégorie est certes plus générale que le rapport de production capitaliste, puisqu'elle concerne toute organisation du travail qui transforme les produits en marchandises, c'est-à-dire produits de travaux privés devant être validés socialement à travers des relations d'équivalence. Le travail abstrait est donc une réduction des caractères généraux du travail à une seule dimension : tout travail devient une fraction d'un travail social homogène qui rend les produits du travail commensurables. Mais il faut ajouter immédiatement que si le capitalisme présume le travail abstrait, c'est-à-dire l'économie marchande, seule la détermination spécifique du travail productif que constitue le rapport salarial fait de l'économie marchande une réalité qui est prise en compte dans la production même. Dans les autres formes d'organisation de la production, la relation marchande n'influence pas le pro-

cès de travail, qui demeure soumis aux caractéristiques coutumières de la détermination générale du travail productif. Les classes dirigeantes ne peuvent agir sur les travailleurs qu' par la contrainte externe. De même, les buts de la production sont bornés par le cercle des besoins que les relations marchandes n'élargissent qu'en établissant des contacts nouveaux entre communautés préalablement sans liens. C'est le règne de la circulation simple des marchandises M - A - M' où l'argent, représentant du travail abstrait, est enfermé dans son rôle de moyen pour déplacer les valeurs d'usage. Avec la prépondérance de la détermination spécifique du travail productif propre au capitalisme, le capital devient à la fois moyen et but de la production et le schéma directeur de la circulation se renverse pour se refermer en cercle A - M - A'. Seul compte désormais l'accroissement quantitatif du travail abstrait. La transformation des caractères concrets du travail devient permanente et soumise à un but unique, l'extension de la plus-value.

7. La problématique du travail productif s'ouvre donc sur un champ d'analyse extrêmement riche. Elle permet la compréhension théorique de l'évolution des formes d'organisation du travail dans le capitalisme et l'analyse de la productivité du travail. Je me contente de donner ici quelques indications sommaires :

— Lorsque le rapport salarial est suffisamment développé pour être dominant dans l'espace social, l'analyse de la productivité du travail s'identifie à celle de la production de la plus-value relative. Elle permet de comprendre des caractéristiques fondamentales de la production capitaliste. Les transformations des conditions de production sont irréversibles et univoquement orientées dans le sens d'une économie relative de forces de travail. Elles accomplissent et approfondissent la soumission réelle du travailleur collectif à la classe qui s'approprie le pouvoir exclusif de disposition sur les conditions de production, pudiquement appelé « liberté d'entreprendre ». Elles concentrent les caractères qualitatifs du travail dans les principes de cohésion organique du système des moyens de production permettant à la classe capitaliste de contrôler les forces intellectuelles de la production. A l'autre pôle, au contraire, les travailleurs deviennent de simples forces anonymes dépouillées de tout lien avec la détermination générale du travail, simples supports de travail abstrait dont la seule fonction est de valoriser le capital.

— L'analyse concrète des formes d'organisation du travail selon ces principes généraux permet de comprendre à la fois la succession

historique des transformations majeures des procès de travail et leur généralisation dans les domaines de la production soumis au rapport salarial, de sorte qu'une forme dominante d'organisation sociale de la production est toujours à la racine d'un régime d'accumulation et de modalités bien déterminées de la stratification du salariat<sup>2</sup>. Les crises majeures de l'accumulation ont pour origine l'épuisement des potentialités d'accroissement de la plus-value relative liées au développement d'une forme déterminée de l'organisation du travail et à l'accentuation de la lutte de classes dans la production, du fait de cet épuisement et de la pression capitaliste de plus en plus forte qui en découle pour accroître la plus-value absolue.

— L'accroissement de la plus-value n'a de sens que dans un mouvement continu d'accumulation. Considérée comme mouvement du capital en général, principe déterminant de la cohésion du capitalisme, l'accumulation est l'extension du rapport salarial. Cela requiert l'expansion de la production marchande de manière que la hausse du taux de plus-value et l'accumulation de la masse de la plus-value à travers les relations marchandes soient compatibles. A partir d'une certaine époque historique, dont on peut faire remonter l'origine aux environs de la première guerre mondiale, l'extension du rapport salarial a eu pour contenu la transformation radicale des conditions d'existence du salariat dans le sens de la formation et du développement d'une norme sociale de consommation enfermant les forces de travail dans l'espace homogène de la valeur. Ainsi, la détermination du travail productif spécifique au capitalisme se déploie sur l'ensemble des conditions de vie pour y induire des scissions radicales : séparations dans les rythmes temporels quotidiens, séparations spatiales induites par l'urbanisation capitaliste, séparations de l'exercice des capacités intellectuelles rejetées du travail et des gestes accomplis dans le travail organisés en cycles d'automates.

8. Comme nous venons de l'évoquer, l'analyse générale du mode de production capitaliste est celle de l'extension du rapport salarial. Sa dimension quantitative se situe dans le champ homogène de la valeur. Elle constitue la loi d'accumulation qui établit des relations nécessaires entre masses de valeur au sein du capital social considéré comme un tout<sup>3</sup>. A ce niveau théorique fonctionne la détermination

2. Voir sur ce point C. PALLOIX, « Le procès de travail. Du fordisme au néo-fordisme », *La pensée*, février 1976.

3. Voir sur ce point et sur les indications données au point 7, M. AGLIETTA, *Régulation et crises du capitalisme*, Calmann-Lévy, 1976.

spécifique du travail productif en tant que travail producteur de plus-value dans son antagonisme avec la détermination générale comme activité maîtrisée par les producteurs. La conceptualisation ne fait pas apparaître la catégorie de travail improductif. Il en découle une conséquence importante : *le travail improductif n'est pas le symétrique du travail productif* dans la théorie marxiste, puisqu'il ne peut apparaître qu'à un niveau d'abstraction où le concept de travail productif a déjà été fondé et a déjà été opérant.

Qu'est-ce donc que le travail improductif, ou plus exactement de quelle nouvelle distinction non prise en compte dans l'analyse du capital en général le travail improductif est-il un produit de connaissance ? Posée ainsi, la question permet de dire aisément ce que n'est pas le travail improductif. Ce n'est certainement pas le fruit d'une distinction fondée sur la matérialité physique des valeurs d'usage. Cette distinction n'est pertinente dans aucune des déterminations sociales du travail. Elle peut être pertinente pour d'autres disciplines, mais certainement pas pour la théorie économique. Certes, la détermination générale du travail productif se rapporte à la valeur d'usage. Mais c'est pour distinguer le travail du non-travail. Dans son acception générale, le travail est une activité de transformation soutenue par un projet et dont le produit établit une relation entre les membres d'une collectivité humaine. Le caractère physique du produit n'a rien à voir dans la définition du travail.

De même la distinction entre travail productif et travail improductif n'est certainement pas une distinction entre le travail accompli dans le capitalisme et le travail accompli dans d'autres formes d'organisation sociale. En effet, la détermination générale du travail productif ne permet pas de distinguer les formes d'organisation sociale de la production. Quant à la détermination spécifique, elle est propre au capitalisme et n'est pertinente que pour analyser ce mode de production. Ainsi le travail accompli dans d'autres formes d'organisation sociale n'est ni productif ni improductif ; il échappe à la détermination spécifique. Cela veut dire que la problématique du travail productif n'est pas pertinente pour étudier les relations externes entre le capitalisme et les autres formes d'organisation de la production. Lorsqu'elle devient pertinente, c'est que le rapport salarial s'est étendu et que ces formes différentes ou plus anciennes ont été détruites.

9. La voie est maintenant déblayée pour la compréhension du travail improductif. C'est une catégorie interne au capitalisme qui ne peut apparaître que dans l'approfondissement de l'analyse du fonctionnement de ce mode de production. La distinction entre travail

improductif et travail productif vient de scissions secondaires liées aux conditions de la reproduction du capital. Ces scissions n'apparaissent pas dans l'analyse générale du rapport salarial ; c'est pourquoi la seule observation du salariat ne permet pas de faire la distinction. Elles apparaissent non pas au niveau de la production, mais au niveau de l'échange. Elles viennent de ce que production et circulation sont deux actes économiques séparés et cependant articulés, parce que la production est englobée dans une circulation générale fermée sur elle-même A - M - A' dont les séquences sont des changements de formes de la valeur. Elles viennent également de ce que le capital social est fractionné en capitaux autonomes et que la loi d'accumulation n'est concrétisée que si elle est développée par l'analyse des formes de la concurrence. La concurrence n'est pas un processus de distribution de valeurs d'usage ; c'est une lutte entre capitaux autonomes cherchant à faire valider socialement dans l'échange des marchandises le travail abstrait dépensé dans la production sous leur direction privée. La concurrence induit dans la circulation des pratiques spécifiques génératrices de travaux qui sont incompréhensibles si on ne prend pas en compte ce fractionnement du capital.

10. Deux catégories différentes de travail improductif peuvent être identifiées par l'approfondissement de l'analyse de la reproduction du capital.

— Une première catégorie de travail improductif vient d'une scission dans l'utilisation de la plus-value et de la croissance des coûts indirects immédiatement sociaux des forces de travail individuelles. Toute la plus-value n'est pas dépensée pour se transformer en capital, une partie est dépensée comme revenu et elle achète le droit à l'utilisation de forces de travail qui ne sont pas insérées dans le circuit immédiat de mise en valeur d'un capital individuel. De même, les coûts sociaux de la force de travail engendrent des dépenses collectives payées par le salaire indirect. D'où la distinction donnée par la formule lapidaire : est productif le travail qui s'échange contre le capital, est improductif le travail qui s'échange contre le revenu. Cette distinction ouvre la voie à l'analyse d'immenses problèmes lorsque les activités économiques de l'Etat se développent au sein du régime d'accumulation intensive. Le développement des marchandises de la consommation de masse requiert une stabilité des relations entre revenus et dépenses individuelles qui n'est possible que si elle est accompagnée par la socialisation des risques et l'expansion des dépenses collectives. Ainsi l'augmentation de la plus-value se trouve freinée par la hausse

des salaires indirects et s'accompagne du prélèvement par l'Etat d'une part de la plus-value. La distinction entre travail productif et improductif est donc une scission qui engendre un antagonisme. Si la part des dépenses de faux frais sociaux du mode de consommation marchand s'accroît plus vite que la plus-value, il y a hausse du coût social de reproduction de la force de travail, comme cela s'est produit à partir de la fin des années 1960 dans les principaux pays capitalistes. Un essor nouveau de longue période de l'accumulation passe par une transformation des conditions de production capable de produire sur base marchande les moyens collectifs de la consommation. Ayant épuisé les ressources en travail productif venant de la dissolution des formes précapitalistes de production, le capitalisme doit poursuivre son développement en transformant du travail improductif en travail productif de plus-value.

— Une deuxième catégorie de travail improductif correspond à la séparation entre production et réalisation de la valeur dans l'échange. Cette dernière n'est en aucune manière garantie. Elle se fait plus ou moins complètement dans les luttes de la concurrence. Le travail dépensé dans les pratiques sociales nécessaires pour la réalisation de la valeur concerne le changement des formes de la valeur. Il ne peut créer aucune plus-value puisqu'il ne concerne que le transfert, l'enregistrement, la garantie de droits de propriété déjà existants issus d'une valeur déjà créée. Ce travail est donc improductif parce qu'il provient d'une nouvelle scission dans la détermination du travail productif. Il n'en est pas moins nécessaire parce qu'il permet la continuité du cycle de reproduction des capitaux individuels, accélère la rotation du capital, fait partie du processus de la concurrence qui est le lien social entre les capitaux.

Ce travail improductif peut s'accomplir selon la mise en valeur de capitaux autonomes, ce qui le distingue bien de la première variété de travail improductif. Le fait que le travail pur de circulation est intimement mêlé à du travail productif dans les activités concrètes des commerçants ne devrait pas surprendre M. Herland. En théorie néo-classique, la distinction analytique entre détenteur de facteur, producteur, consommateur ne surprend personne, bien que tout sujet concret accomplisse au moins deux des trois fonctions. On ne voit pas pourquoi, lorsqu'il s'agit d'identifier des rapports ayant des significations différentes dans la reproduction d'ensemble du capitalisme, la distinction analytique perdrait sa pertinence. Aussi M. Herland ne devrait-il pas railler le « commerçant pur ». D'ailleurs, s'il n'était pas fasciné par le boutiquier mais observait le fonctionnement du marché

mondial, il saurait par exemple que le blé américain est acheté et vendu plusieurs fois sans quitter ses entrepôts du Middlewest. Les sociétés qui opèrent ces métarmorphoses de la valeur, sur la place de Londres notamment, jouent un rôle essentiel parce qu'elles prennent ou font prendre à des spéculateurs le risque monétaire inhérent à toute relation d'équivalence des marchandises. En effet, la conservation de la valeur dans l'échange n'est pas garantie parce que le système des relations d'équivalence n'est pas stable dans le temps. Ces sociétés commerciales jouent un rôle spécifique qui tient à la nature de l'économie marchande et qui a pour support la circulation des droits de propriété. Elles n'ont pas besoin d'avoir un contact d'aucune sorte à aucun moment avec aucune valeur d'usage. Le travail qui s'y accomplit est improductif parce que c'est exclusivement un travail de la circulation marchande.

M. AGLIETTA

Maître de Conférences Agrégé  
à l'Université d'Amiens

## Réponse aux « quelques réflexions sur le travail productif »

En dépit du ton parfois très incisif des réflexions qui précèdent, je souhaite ne retenir que les problèmes de fond qu'elles soulèvent ; leur vigueur même souligne l'intérêt et la complexité du débat sur le travail productif. Je suivrai la numérotation des paragraphes de M. Aglietta pour faciliter le retour à son texte.

1. Est-il incongru d'évoquer une attitude « métaphysique » à propos des grands anciens ? N'est-ce pas la démarche de tous les économistes que l'on peut qualifier ainsi ? Joan Robinson, dans un ouvrage magistral<sup>1</sup>, a montré que métaphysique et science sont irrémédiablement liées dans la pratique des économistes.

La remarque suivante porte sur la méthode de travail. Mon objectif était de trouver une réponse claire à une question simple : qu'est-ce que les grands anciens entendaient exactement par travail productif ? La réponse à cette question est pour moi un préalable obligatoire pour qui veut savoir pourquoi tel auteur a choisi telle définition particulière du travail productif et non telle autre. Je n'ai fourni sur ce dernier point que quelques hypothèses, qui demanderaient pour être confirmées des études dépassant largement le cadre d'un article, et j'ai concentré mes efforts sur la question qui me semble être logiquement la première. Pour y répondre, je n'ai pas trouvé mieux que d'interroger les auteurs à travers ce qu'ils ont écrit et cela seulement.

D'autres proposent une approche différente qui « consiste à essayer de dégager le sens de (la) démarche fondamentale (des auteurs anciens) au-delà de leurs tâtonnements et erreurs en mobilisant l'expérience que nous avons du développement du capitalisme et l'habitude acquise

1. ROBINSON (1962). Cf. aussi GESELL (1911), pp. 28 à 34.

dans l'interprétation de la signification sociale des relations macro-économiques ». En bref, on ne pourrait pas répondre à la première question (qu'est-ce que les économistes ont dit exactement ?) sans répondre à la seconde (pourquoi ont-ils dit ce qu'ils ont dit ?). A la limite, c'est plutôt la réponse à la seconde qui serait un préalable pour la première. Il est possible qu'une lecture des économistes du passé selon cette méthode soit, je ne dis pas plus honnête, mais meilleure que la mienne. Encore faudrait-il admettre que l'on possède effectivement cette clé de l'histoire du capitalisme et de la signification sociale des relations macroéconomiques.

2. Est-il vrai que je sois tombé dans un « piège mortel », celui de la théorie néo-classique ? Il est pour le moins hasardeux de voir dans ma conclusion un appel à « l'économie pure », à la « science normative ». Elle s'achève sur une interrogation qui devrait suffire pour rejeter une telle interprétation : « Est-ce que (l'économiste) n'est pas entraîné par l'objet même de son étude à introduire la politique dans la théorie ? »

Il y a dans le second paragraphe des « réflexions » une autre remarque que je suis obligé de relever, car elle traduit un contresens sur ma démarche. Je suis accusé de rejeter l'analyse du travail productif sous prétexte qu'elle serait enracinée dans des conditions historiques particulières. En réalité, j'ai critiqué les théories du travail productif que j'ai passées en revue parce qu'elles ne me paraissaient pas satisfaire le critère de cohérence interne. Ce n'est que dans un deuxième temps que j'ai été conduit à me demander pourquoi de telles théories avaient pu être avancées par des économistes, par ailleurs éminents, et que j'ai proposé une explication possible en référence aux circonstances historiques qui ont entouré la naissance de ces théories.

3. Je suis absolument d'accord avec M. Aglietta, qui démontre que la distinction travail productif/travail improductif ne peut pas s'inscrire dans le cadre d'une pensée néo-classique. Cependant, les néo-classiques ne sont pas les seuls à avoir mis en doute l'intérêt de la distinction. Pour ne citer que deux exemples récents, M<sup>rs</sup> Robinson et J. Baudrillard appartiennent aussi à la secte des hérétiques<sup>2</sup>.

2. « La distinction entre le travail productif de valeur et le reste n'est pas très facile à comprendre. » ROBINSON (1962), p. 72. Souligné par l'auteur.

« Le problème que posait cette distinction (des services et du reste), qui recoupe celle du travail productif et du travail improductif, est parfaitement insoluble. Les définitions marxistes du travail craquent de toute part, et ceci dès le début. » BAUDRILLARD (1976), p. 32.

Dans les paragraphes 4 à 7 de ses réflexions, M. Aglietta nous donne une parfaite illustration de la méthode qu'il préconise, appliquée à la lecture des physiocrates, des classiques et de Marx. Il formule des hypothèses intéressantes sur les raisons pour lesquelles les auteurs concernés ont dit ce qu'ils ont dit. Toutefois, je ne suis pas sûr que — particulièrement dans les paragraphes 5 à 7, consacrés à Marx — son analyse justifie complètement l'introduction d'une catégorie particulière, le travail productif opposé au travail improductif. M. Aglietta ne reconnaît-il pas lui-même que « la conceptualisation ne fait pas apparaître la catégorie de travail improductif » (paragraphe 8) ? Une justification est cependant proposée au paragraphe 9, à la manière de Baran, me semble-t-il<sup>3</sup>. Les travaux improductifs étant ceux qui permettent, spécifiquement, le fonctionnement du capitalisme. C'est là évidemment une définition possible, mais je ne crois pas qu'elle puisse englober tous les exemples de travaux improductifs fournis par Marx. Peut-on soutenir, par exemple, que le travail de tous les comptables, ou de tous les fonctionnaires, soit nécessaire uniquement dans un système capitaliste ?

10. M. Aglietta note que le développement des dépenses collectives (improductives) doit logiquement freiner l'augmentation de la plus-value et il en déduit que le capitalisme, pour poursuivre sa croissance, est conduit à transformer du travail improductif en travail productif de plus-value. Cette conclusion n'est pas la seule possible. Pour Baudrillard :

« Le paradoxe est alors que, selon la définition de Marx, une part croissante du travail humain devient improductive sans que cela empêche visiblement le capital d'approfondir sa domination. En fait, tout cela est truqué, il n'y a pas deux ou trois sortes de travail ; c'est le capital lui-même qui a soufflé à Marx ces distinctions sophistiquées, le capital, lui, n'a jamais été assez stupide pour y croire, il est toujours passé « naïvement » à travers. »<sup>4</sup>

En ce qui concerne, enfin, les frais de circulation, j'accepte volontiers l'exemple de la spéculation sur le blé qui illustre d'ailleurs un cas de travail improductif — le stockage spéculatif — proposé par Marx lui-même<sup>5</sup> et qui rentre bien, effectivement, dans le cadre de sa définition.

MICHEL HERLAND

3. Cf. la dernière phrase de « L'incursion ».

4. BAUDRILLARD (1976), p. 32.

5. Cf. « L'incursion », p. 129.

## BIBLIOGRAPHIE

- [1] Michel AGLIETTA, « Quelques réflexions sur le travail productif à propos d'une incursion chez les grands anciens », *Revue économique*, n° 1, 1977.
- [2] Jean BAUDRILLARD, *L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976.
- [3] Silvio GESELL, *The Natural Economic Order*, Money Part, 1911, traduction de la sixième édition allemande, Free-Economy Publishing Company, 1934.
- [4] Michel HERLAND, « A propos de la définition du travail productif, une incursion chez les grands anciens », *Revue économique*, n° 1, 1977.
- [5] Joan ROBINSON, *Philosophie économique*, 1962, traduction française, Gallimard, 1967.